Document généré le 12 oct. 2024 03:03

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Pierre Perrault 1927-1999
C'était un nationaliste québécois à l'ONF, Madame!

André Lavoie

Volume 18, numéro 1, été 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26526ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Lavoie, A. (1999). Pierre Perrault 1927-1999 : c'était un nationaliste québécois à l'ONF, Madame! *Ciné-Bulles*, *18*(1), 2–3.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

éditorial

ANDRÉ LAVOIE

Pierre Perrault 1927-1999

C'était un nationaliste québécois à l'ONF, Madame!

«L'homme québécois a tellement appris à se mépriser lui-même, sans aide, qu'il refuse spontanément qu'on le valorise.»
*(Pierre Perrault, **De la parole aux actes**, Montréal, L'Hexagone, 1985, p. 133)*

Le «capteur de parole» a tiré sa révérence pendant que les Québécois célébraient bruyamment leur fête «nationale». Pierre Perrault s'est éteint au milieu du tumulte, lui qui se faisait déjà plus discret ces dernières années, affaibli par la maladie et le poids des années. Il possédait une stature imposante et a longtemps déployé une énergie peu commune pour mener à bien des projets cinématographiques ambitieux, parfois démesurés, rarement menés dans la précipitation. Le réalisateur de **l'Acadie, l'Acadie?!?** (1971) et de **la Bête lumineuse** (1982) laisse derrière lui un cinéma consacré à la mémoire et à la parole d'un peuple à la fois petit et grand, filmant des personnages tellement singuliers que certains font figure aujourd'hui de mythes, de stars atypiques, lui qui refusait à la fois le glamour et la fiction.

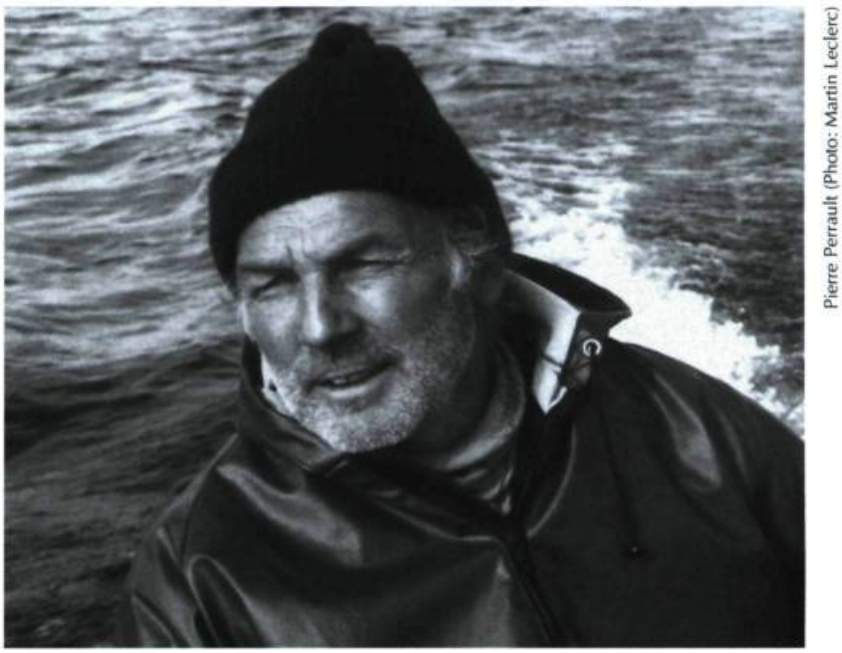
Cet ancien avocat a tôt fait de fuir une profession qu'il détestait pour prendre la clé des champs et découvrir les vastes espaces du Québec, en commençant par Charlevoix. Il a rencontré sur sa route des personnes à la fois simples et extraordinaires, leur tendant d'abord le micro de son magnétophone et ensuite sa caméra. Son écoute attentive, ses visites répétées, son amour de la nature, le flair pour s'entourer de collaborateurs émérites (pensons à Michel Brault, Bernard Gosselin, Martin Leclerc) ont donné naissance à une œuvre singulière. Sa grande renommée cinématographique lui vient surtout d'une trilogie qui a marqué à jamais le cinéma québécois et fait connaître un coin de pays qui ne serait sans doute pas aussi célèbre sans son apport. La trilogie de l'Île-aux-Coudres (**Pour la suite du monde**, 1963, **le Règne du jour**, 1966, **les Voitures d'eau**, 1968) n'a certes pas marqué les débuts «officieux» du cinéma direct, mais il trouvait là une de ses plus éclatantes réussites. Portée par les images remarquables de Brault, Gosselin et Jean-Claude Labrecque, la personnalité attachante d'Alexis et de Marie Tremblay, et affichant une vérité que seul Perrault pouvait révéler, cette trilogie bien locale fit, à juste titre, le tour du monde.

«Le drame d'une société, c'est de mépriser son histoire. (...) Mais dans la mesure où le Québec paraît plus faible qu'une autre société, avec des assises moins anciennes, moins solides, il a tendance à rejeter davantage sa propre réalité pour adopter celles des autres.
(...)
«Je n'ai pas fait des films en tant que films pour transmettre quelque chose de mon pays. Partout où je me suis promené, j'ai trouvé de quoi m'émerveiller. Je vois les choses qui sont belles. Si j'ai fait du cinéma, c'est pour dire, pour voir, pour regarder. À travers l'écriture ou le cinéma, c'est du Québec que je parlais. Mon plus grand bonheur, c'est d'avoir un peu dit le fleuve à travers les gens que je présentais. Le fleuve est devenu le grand personnage de mon œuvre. J'ai vécu son épopée.
(...)
«J'étais un homme de parole avant d'être un homme d'images. Jamais je me suis attardé à l'image elle-même, mais plutôt à ce qu'elle véhiculait de réalité. J'ai pensé à faire de la fiction, mais toujours la réalité venait mettre une entrave.»
*(Pierre Perrault, **Le Devoir**, 9 mars 1998, p. B1)*

Fuyant la ville et ses artifices, Perrault a souvent pris le large, ratissant le Québec du nord au sud mais plus souvent au nord. Il a cherché et recueilli en Abitibi (**Un royaume vous attend**, 1975), chez les Montagnais (**le Goût de la farine**, 1977), sur le fleuve Saint-Laurent (**la Grande Allure**, 1983) et en France (**C'était un Québécois en Bretagne, Madame!**, 1977) une parole qui ne demandait qu'à être entendue, révélant à ses contemporains une certaine québécitude traversée de doutes, d'hésitations, fière mais aussi timorée. Ce qui n'était pas le cas de Perrault qui affichait une assurance à toute épreuve; au dire de plusieurs, de par sa stature, il pouvait être intimidant au premier abord.

La reconnaissance internationale du cinéaste, particulièrement en France, ne semble avoir jamais fléchi; Perrault avait ses admirateurs, ses chantres (pensons seulement à feu Louis Marcorelles, critique de cinéma du journal ***le Monde***), et son œuvre faisait souvent l'objet d'études, de thèses et de bon nombre de rétrospectives. Mais curieusement, puisque nul n'est prophète en son pays, et de surcroît s'il est poète, les films de Perrault ont rarement trouvé un large écho ici, si ce n'est les films des années 60 et début 70 (la trilogie de l'Île-aux-Coudres, **Un pays sans bon sens**, **l'Acadie, l'Acadie?!?**), sans aucun doute la partie de son œuvre la plus achevée. Et qui sera largement commentée, parfois même victime de la censure, en plus d'étonner des milliers de cégépiens et d'universitaires: lorsque les professeurs en études cinématographiques veulent faire découvrir le meilleur du cinéma d'ici, ils n'hésitent pas à présenter **Pour la suite du monde**. Le cinéaste lui-même ne se faisait d'ailleurs pas d'illusions sur le rayonnement de son œuvre au

Québec («je suis encore très soutenu en France, mais ici...», ***Le Devoir***, 9 mars 1998, p. B1), non sans une certaine amertume. N'était-il pas révélateur que les journalistes qui ont annoncé son décès nous rappelaient constamment Alexis et Marie Tremblay à notre bon souvenir mais qu'ils ne glissaient pas un mot sur Hauris Lalancette (**le Retour à la terre**), Stéphane-Albert Boulais (**la Bête lumineuse**) ou les bœufs musqués vivant au nord du 80e parallèle (**Cornouailles**)?



Pierre Perrault (Photo: Martin Leclerc)

Après le décès d'un membre de la famille, il faut penser bilan, héritage et «suite du monde». Le cinéma québécois est en deuil une fois de plus mais contrairement à un Jean-Claude Lauzon dont l'œuvre ne demandait qu'à s'épanouir, celle de Perrault, imposante, diversifiée, inégale, plus ambiguë que bien des péquistes enragés veulent le croire, mérite plus et mieux qu'une lecture complaisante qui n'appellerait que les qualificatifs. Loin des grilles «nationaleuses», de nouvelles générations de critiques et de chercheurs perceront sans doute le paradoxe Perrault. Lui qui n'était pas toujours tendre pour ses compatriotes («Les gens refusent de vivre dans la réalité.», «Tout le monde mange du MacDonald alors que c'est infect.», ***Le Droit***, 14 décembre 1996, p. A13) et s'affichait ouvertement comme un cinéaste que le cinéma n'intéresse pas («Moi, John Wayne ou Clark Gable, ça ne me dit rien.», ***Le Droit***, 14 décembre 1996, p. A13) n'était pas exempt de contradictions, ce qui en faisait un véritable Québécois! Comme bien des artistes et des intellectuels «canadiens-français», le discours nationaliste de Perrault a pu s'épanouir à l'ombre d'une institution fédérale, l'Office national du film (ONF), ce qui entraînait bien sûr son lot de problèmes et de compromis. Pourtant, malgré les difficultés, le cinéaste n'aurait jamais pu élaborer son œuvre ailleurs qu'à l'ONF, au sein de cette «magnifique aberration», selon l'expression de Jacques Godbout, autre figure emblématique du paradoxe québécois. Ce qui n'a pas empêché Perrault de refuser l'Ordre du Canada et d'accepter celui du Québec, en même temps que Céline Dion (!), tout en déclarant: «Moi les médailles, ça ne m'intéresse pas.» (***Le Soleil***, 1er mai 1998, p. A9).

Si le cinéma direct s'est largement épanoui ici, donnant naissance à des documentaires percutants et s'infiltrant de toutes les manières dans l'univers de la fiction, bien des cinéastes sont redevables de Perrault et de son œuvre. Mais le cinéma québécois a bien changé, l'ONF également, et Perrault lui-même n'était pas sans inquiétude à l'égard de la santé du documentaire et de l'intérêt des jeunes réalisateurs pour le genre. Il faut dire pourtant que Perrault ne pouvait mettre les pieds à l'ONF au meilleur moment, à l'époque où tout était à faire et tout était possible, ce qui n'est malheureusement plus le cas. Des documentaires, il s'en tourne toujours, mais les budgets, les cadences de production et le statut précaire de ceux qui les réalisent n'ont plus rien à voir avec la grande liberté dont jouissait Perrault, et ce, pendant toute sa carrière: un cadre imparfait mais idéal au regard de la situation actuelle.

Perrault constatait la perte de rayonnement du documentaire au profit d'un cinéma de fiction que l'on croit plus facilement exportable alors que certains de ses films ont été de grands ambassadeurs du cinéma québécois à l'étranger. Face aux jeunes cinéastes qui gravitaient autour de lui, il ne semblait pas reconnaître chez eux quelques traces de sa démarche. «Malheureusement. J'ai passé une centaine d'heures avec Stéphane Drolet et Denis Villeneuve avant qu'ils ne partent faire ***la Course Destination Monde***, ils semblaient très intéressés et attirés par mon travail, mais ils ont fait des "demi-fictions"!» (***Vie ouvrière***, n° 243, juillet-août 1993, p. 18).

En attendant l'heure des vrais bilans, Perrault nous invite à redécouvrir le fleuve, la pêche aux marsouins, les luttes des francophones du Nouveau-Brunswick et les extravagances de chasseurs portés davantage sur la bouteille que le fusil. Une traversée étonnante et chaotique, qui lève le voile sur une partie de ce que sont les Québécois. ■

«J'ai encore foi dans cet outil merveilleux d'une caméra qui peut, sans passer par la mythologie de la fiction et de la représentation, exprimer l'homme dans sa condition... l'homme à l'abri du rêve de gagner à la loterie... du rêve d'épouser une princesse... à l'abri des contes de fées qui sont encore et toujours une forme d'impérialisme. Tous les messies, tous ceux qui proposent des paradis, tous les casinos, toutes les loteries sont toujours sortis gagnants. Ils ont exploité l'homme. Vous me direz que l'homme a besoin du rêve. Je réponds qu'il a aussi et surtout le droit de vivre et que, trop souvent, le rêve le dépouille de son réel et qu'il doit toujours en payer le prix, qu'il est toujours perdant dans cette transaction, qu'il échange sa vie pour des miroirs.
(...)
«Par ce terrible phénomène de la représentation dont toutes les religions ont usé et abusé, le cinéma à son tour en arrive à ensorceler un public, à lui faire croire au destin. Au bonheur. Et le bonheur, au fond, c'est aller au cinéma, de se laisser raconter des histoires.

«Encore une fois je ne méprise pas les gens qui aiment qu'on leur raconte des histoires... même fictives. Mais je m'inquiète de cette formidable et toute-puissante entreprise du cinéma qui a remplacé l'église dans l'oreille du sourd. De ce matraquage systématique. De ce maternage par le rêve.»
*(Pierre Perrault, cité dans **Vie ouvrière**, n° 243, juillet-août 1993, p. 19)*